

les malentendus entre les hommes; car ce sont les seules réparations subsistantes. C'est à dire des ombres qu'un mot de loyauté fera évanouir.

Et maintenant, disons à l'Assemblée nationale qu'ainsi entendue, la fusion générale des partis est notre théorie avant d'être la sienne.

C'est par ce qu'ils ont de commun que les partis doivent s'unir. Ce qu'ils ont de commun, c'est ce qui est vrai, ce qui est social, conservateur, national; le reste est personnel, et s'efface devant l'intérêt de la France. Et si la disposition des partis est d'arriver à cet accord, qu' alors ils paraissent devant le suffrage du peuple et qu'ils lui demandent de ratifier, avec le sacrifice mutuel qu'ils auront fait de leurs divisions, l'adoption concertée des principes qui renferment la pacification universelle; nous sommes sûrs de la réponse de la France.

Telle est, selon nous, la vraie fusion des partis; ni l'intégrité des principes n'y est sacrifiée, ni la dignité des personnes n'y est altérée; rien n'y est effacé, tout y reste grand et libre; hors de là, nous ne savons entrevoir que des intrigues stériles et des essais dangereux de révolution et d'aventure.

(Union.) LAURENTIE.

Nous lisons dans le Libéral du 27 :

Nous apprenons que la colonne prussienne qui était à Masnières est partie ce matin, à dix heures se dirigeant vers Fins et Catelet.

La commune de Masnières a dû payer 5,000 francs pour le prisonnier blessé qui se trouve encore dans les murs de Cambrai.

Pendant ces derniers jours, les Prussiens se sont livrés à des faits de pillage inouïs, dans les environs de Cambrai.

A Carnières, à Viesly, à Marcoing, et Inchy, des impositions considérables en argent, bestiaux, chevaux, volailles, avoine ont eu lieu; les caves et les greniers ont été pillés.

A Marquion, ils ont déchaussé un paysan pour lui prendre ses souliers.

A Carnières, ils demandaient 675,000 fr. On ne put réunir la somme, ils emmenèrent alors comme otages. MM. Telliez, Desjardin, Lemagneux, Denisart, Salet, médecin; Bricourt et Depreux. Les traitements infligés à des vieillards respectables, mettent le deuil dans les familles.

On nous assure qu'au Cateau, plusieurs honorables citoyens ont été arrêtés et emmenés comme otages, et que les Prussiens se sont livrés à des scènes de pillage déplorables.

On lit dans l'Observateur d'Avesnes :

Mardi quelques cavaliers saxons sont venus à Prisches où ils ont requis six vaches et six sacs d'avoine.

Une locomotive est allée hier d'Aulnoye jusqu'au Cateau, où les Prussiens n'ont plus reparu depuis mardi. En se retirant, ils ont emmené, dit-on, avec eux M. Seydoux et imposé au canton une réquisition de chevaux considérable.

Ils ont canonné et fort endommagé le viaduc de Saint-Benin, entre Le Cateau et Busigny, ce qui n'indiquerait pas l'intention d'un retour offensif prochain dans cette direction.

Le service du chemin de fer pour les voyageurs est rétabli entre Sains, Avesnes, Aulnoye et Aumont.

Le service des marchandises continue toujours à être suspendu pour la petite vitesse.

Le Pungolo de Naples, du 14, publie la communication suivante du professeur Palmieri :

L'éruption du Vésuve a gagné en intensité; les projectiles lancés par le cratère récent, sur lequel un cône s'est déjà formé,

sont spécialement abondants. La nuit dernière, la lave a encore paru, mais elle s'est éteinte avant d'arriver à la base du cône du Vésuve. Les instruments signalent d'autres laves.

Nous avons des raisons de croire, dit l'Italie, que la direction générale des postes pense sérieusement à utiliser, dès à présent, le tunnel du Mont-Cenis pour le service postal entre la France et l'Italie.

On assure même que la direction technique du percement du Mont-Cenis a déjà été interrogée, afin de savoir si et dans quelle mesure l'idée mise en avant pourrait être appliquée, quelle sécurité plus grande cette application pourrait offrir.

### LES ZOUAVES PONTIFICAUX

A LA BATAILLE DU MAINE.

On écrit à l'Espérance du Peuple, du 15 janvier :

Lundi, le 1er bataillon était envoyé aux extrêmes avant-postes, au-delà d'Yvré-l'Évêque. Mardi, il se déployait en vedettes dans les bois qui bordent la route de Paris; les Prussiens l'arrêtèrent par une vive fusillade, essayant de le tourner, mais n'y réussissant pas.

Le bataillon passe la nuit, avec un bataillon de mobiles des Côtes-du-Nord, à la garde d'un pont situé à 300 mètres en avant d'Yvré. Il avait laissé dans les bois une trentaine d'hommes; un seul de la 1re compagnie manque à l'appel; la 3e avait subi presque toutes les pertes.

L'aumônier, le P. Doussot, était resté prisonnier, ainsi que le docteur Finot.

Le mercredi, la journée fut bien plus terrible. Les Prussiens, voulant à toute force entrer au Mans, attaquent sur plusieurs points les positions françaises. La meilleure se trouvait près d'Yvré. C'était le plateau de Champigny, sur la gauche de la route de Paris.

Ce plateau, très-élevé et très-étendu, était couvert par notre artillerie et nos troupes, il était séparé par une petite rivière, en sorte que deux ponts seulement donnaient accès au coteau, l'un situé à 300 mètres en avant d'Yvré, sur la route de Paris, et à la garde duquel nous avions été placés; l'autre sur la rive gauche d'Yvré, à 600 mètres de ce village.

Malgré un ordre qui nous enjoignait de rejoindre le 3e bataillon, nous restâmes toute la matinée du mercredi à garder le pont de la route de Paris. Enfin nous allions partir, vers midi, quand un détachement prussien s'empara du château, situé à 500 mètres à droite du pont. Craignant une attaque sérieuse, nous attendîmes encore, retranchés dans les maisons près du pont; quelques balles seulement tombèrent sur nos retranchements.

Les francs-tireurs de Fontainebleau, venus pour nous remplacer au pont reçurent ordre d'aller repousser les Prussiens; ils s'y portèrent vaillamment. Bientôt ils les eurent chassés, faisant six prisonniers. Cette escarmouche nous tint donc plusieurs heures.

Le moment était venu pour nous. Le général Gougard, qui nous avait retenus sous sa main, vint chercher notre bataillon avec deux compagnies des mobiles des Côtes-d'Or. Nous suivons le général, traversons Yvré et prenons la direction du second pont.

Quel spectacle s'offre à nous! L'armée française abandonnait le coteau et se précipitait vers les ponts.

Le général Gougard demande au commandant de Montcuit, une compagnie et un capitaine expérimenté pour occuper une position extrêmement importante, un coteau très-élevé, situé à quelque distance en avant du pont.

Messieurs, dit le général, de cette position dépend le sort de la journée; j'y compte sur vous.

Le commandant de Montcuit, vu l'effet restreint de chaque compagnie, en envoya quatre, 180 hommes environ.

Les zouaves, afin d'entraîner les autres, s'élançèrent à la baïonnette, aux applaudissements du général, qui s'écrie: « Les zouaves pontificaux sont de vrais Français!

Les zouaves s'enfoncent dans un chemin creusé par les pluies, profondément encaissé; ils continuent leur marche en avant, escaladant avec peine le fossé, et sont aussitôt accueillis par les balles prussiennes. En les voyant ainsi arriver, un commandant de chasseurs à pied accourt vers le capitaine de Bellevue, et s'adressant à lui et au capitaine Jammes, de la 1re, il leur dit à plusieurs reprises: « Messieurs, constatez que je suis seul ici. »

Le brave commandant était exaspéré; placé d'abord en troisième ligne avec ses hommes en tirailleurs, il se trouvait déjà seul avec son héroïque bataillon, les deux premières lignes avaient lâché pied, et les vaillants chasseurs soute-naient seuls le feu ennemi. La douleur de leur commandant était facile à comprendre et sa joie fut grande de voir venir à son aide des hommes qui ont conservé l'antique valeur française. Nous nous écriâmes: Vivent les chasseurs! — Vivent les zouaves! répondent ceux-ci.

Nous nous élançons ensemble et reprenons le plateau indiqué. Les zouaves restèrent la nuit sur cette position.

Le capitaine Bellevue ne pourra malheureusement pas attester le courage du commandant des chasseurs, car lui-même tomba quelques instants après frappé au cœur.

Le capitaine Belon est tué à l'aide d'une balle au front, et le capitaine Dubourg est tué également sur le coup d'une balle qui l'atteint dans la tête. Au moment où il tombait, de Beudelièvre et James se trouvaient très-près de lui; tous deux s'arrêtèrent pour voir ce qui est arrivé au capitaine; ils reconnaissent qu'il est mort, et comme ils se relèvent, de Beudelièvre reçoit dans la mâchoire inférieure une balle qui lui brise les dents de devant et lui coupe une partie de la langue.

Pauvre garçon! si bon, si dévoué, si complaisant pour moi! Combien je regrette cette douloureuse blessure! Il était désolé de n'avoir pu assister à la bataille de Patay, la maladie l'avait écarté de ce champ de carnage; mais Dieu qui, dans cette guerre d'expiation, frappe les plus nobles fils de la France, lui réservait sa part d'épreuve. Il supporta, avec un courage héroïque, les douleurs de sa blessure et les fatigues de la marche.

Le soir de la bataille, James le ramena au Mans, et, en route, à plusieurs reprises, de Beudelièvre ne pouvant parler, serait affectueusement la main de son compagnon dévoué, pour lui témoigner sa reconnaissance. Il fredonnait même quelques airs, pour faire croire qu'il ne souffrait pas trop.

Le lieutenant Carnier, qui, pendant la marche en avant avait déployé un entraînement admirable pour ramener les lignards débandés, reçut au ventre, une blessure dont il mourut dans la nuit.

Le lieutenant Benoît a été blessé à la jambe; le capitaine de Fabry aurait été blessé aussi; ce dernier renseignement n'est pas absolument certain.

Des hommes de la 4e nièrent que M. de Fabry ait été blessé.

Le soir de la bataille, une cinquantaine d'hommes des compagnies engagées rejoignirent le Mans; seize seulement purent reprendre le train au milieu du désordre général; les autres ont sans doute pris une autre ligne.

Le capitaine James a rapporté au colonel de Charette l'épée du capitaine de Bellevue.

Le corps du capitaine Bellevue et celui du capitaine Dubourg ont été rapportés au Mans. D'autres ont été recueillis aussi.

### Une lettre de Changarnier

Plusieurs journaux ont publié la curieuse lettre suivante attribuée au général Changarnier :

«... Les journaux s'occupent beaucoup de moi. L'autre jour, un correspondant du Daily Telegraph, pour faire croire à un entretien avec moi, décrivait ainsi ma personne: La figure du général porte les traces profondes de ses fatigues physiques et morales. Il est tout voûté et marche péniblement.

« N'en croyez rien, je ne suis pas du tout voûté. J'ai encore le jarret très-ferme et vous ne me trouverez pas changé. Fier ou avanchier, l'Indépendance insérait une longue lettre du général Coffinières, où Bazaine, en essayant de se disculper, à force d'articles de règlements, des inculpations dirigées contre lui par M. Boutellier, glisse incidemment que je suis un chaud partisan du rétablissement de l'empire; sans doute pour aller passer encore huit ou dix ans à Malines! Cet essai de vengeance pour l'humiliation que j'ai infligée à M. Coffinières en plein conseil de guerre est assez drôle. Voici ce qui est plus drôle encore: En revenant de la poste où j'avais été porter la lettre à laquelle vous me répondez aujourd'hui, j'ai été suivi par le prince Pion Pion en personne. J'ai été assez étonné de voir ce gros et grand personnage remplir mon pauvre petit salon, mais mon sang froid de soldat ne m'a pas abandonné. Sans l'inviter à s'asseoir, je lui ai demandé comment j'avais pu mériter l'honneur de sa visite.

Après de grands compliments impossibles à reproduire sur mon importance et ma renommée, Pion Pion a ajouté:

« Vous seul pouvez sauver la France et terminer cette guerre. L'impératrice est une brute (sic) soyez régent de France et ramenez le petit prince. Je vous garantis l'assentiment du roi de Prusse et de M. de Bismarck. Vous réunirez sur la frontière 150,000 de nos prisonniers commandés par des généraux de votre choix. Quand vous aurez fait fusiller le gouvernement provisoire et une cinquantaine d'autres coquins, l'ordre sera à jamais rétabli. Si vous consentez, un agent va trouver de suite M. de Bismarck.

Prince, lui-je répondis, je ne fais plus de roman et n'en veut pas composer un aussi ridicule. J'ai montré à ce... ma porte et il a descendu mon étroit escalier, etc., etc.»

### Chronique locale & départementale

L'accident qui a eut lieu sous le tunnel de Montmédy a mis dans l'inquiétude bon nombre de familles. Un télégramme que nous fait parvenir un négociant de notre ville lève tous les doutes à ce sujet. Aucun enfant du Nord ne se trouvait sur les trains qui se sont heurtés.

Les sociétés belges de Mehul et de Weber, arrivées à Lille à dix heures hier matin, ont été reçues à la gare par l'état-major de la garde nationale, des pompiers, des canonniers et des détachements de ces corps. Conduites à l'Hôtel-de-Ville au milieu d'une affluence considérable, elles ont été reçues par la municipalité et le conseil municipal. M. C. tel-Béghin, maire de Lille, leur a adressé le discours suivant:

« Soyez les bien-venus parmi nous, dignes et généreux voisins qui nous apportez votre sympathie concourant au milieu des désastres dont notre pauvre France est accablée!

« Quand, oublieux des services reçus la veille, les gouvernements se renferment dans un froid égoïsme, dans une indifférence qui est à la honte de notre époque, il est consolant de voir éclater chez les peuples le sentiment sacré de la fraternité.

### Chapitre XIII.

#### UN MARIAGE MALHEUREUX.

C'était le lendemain du mariage. Marie-Thérèse, qui venait de terminer sa grande toilette d'apparat, se regardait avec autant de satisfaction que de fierté dans la grande glace de son cabinet de toilette. Malgré ses 48 ans, et, quoi qu'elle eût donné le jour à seize enfants, elle avait conservé la tournure, la fraîcheur et la beauté de sa jeunesse. Son cœur aussi était resté jeune, chaleureux et énergique; 28 ans de mariage n'avaient pas affaibli son amour pour l'empereur, et elle aimait chacun de ses enfants avec la même tendresse que

« Nous trouvons dans une lettre selon de moralité politique. Partout où les citoyens seront laissés à leurs propres inspirations et pourront intervenir efficacement dans la direction de leurs affaires, les vieilles nations internationales s'évanouiront, et les luttes impies, suscitées, le plus souvent, par l'ambition des princes, deviendront impossibles en présence de la réprobation générale.

« Réunis dans l'amour de la paix et animés de la seule préoccupation du bien public, les habitants des pays civilisés ne connaîtront plus d'autre rivalité que celle du progrès dans les sciences, dans les arts, dans les découvertes d'utilité générale.

« Nobles enfants de la libre Belgique, vous professez largement ces grands principes d'humanité et enseignez aux souverains comment doivent se pratiquer les devoirs d'une neutralité bienveillante.

« Recevez au nom des habitants de Lille, l'expression d'une reconnaissance vivement sentie, mais qui, par malheur, doit se renfermer aujourd'hui dans de modestes limites en rapport avec le peu de gloire de notre Patrie.

« Buvez, Messieurs, à l'union des peuples, à la perpétuité, au maintien des rapports d'amitié et de bon voisinage entre les Belges et les Français! »

A ce discours, dit le Memorial, M. Borchard, conseiller communal de Bruxelles, président de la société de Mehul, a répondu par des paroles dont nous ne pouvons que le féliciter. Il a rappelé que c'est à la France que, la Belgique doit son existence, son indépendance et sa neutralité, que cette nation n'a fait que se montrer reconnaissante envers celle à qui elle doit tout, et que la Belgique ne grette de ne pouvoir faire davantage, sa neutralité le défendant strictement. Les paroles de M. le président Borchard ont été vivement acclamées. Nous les enregistrons demain avec un bien grand bonheur.

A midi et demi, le cortège s'est formé place Ribour, pour suivre l'itinéraire tracé à l'avance. Une escaquade de la garde nationale à cheval, ouvrait la marche, venaient ensuite les sociétés belges et françaises dont les bannières portaient les rubans tricolores, des deux nations. Une immense corbeille aux couleurs de deuil, traînée par 4 chevaux, recevait une pluie abondante de pièces de monnaie, qu'une foule impressionnée et charitable lançait des croisées. La haie était formée par la garde nationale, la queue se faisait par des officiers, sous-officiers, caporaux et gardes de notre milice citoyenne. Un autre détachement de cavalerie fermait la marche.

Nous ne connaissons pas encore le chiffre qu'a produit la quête, mais nous croyons qu'il sera énorme.

La réception des Belges à Lille a été magnifique; aussi nous ne pouvons, pour notre part, terminer ces lignes sans exprimer à nos concitoyens toute notre admiration pour l'accueil qu'ils ont fait à ces nobles étrangers.

### EMPRUNT DE DÉPARTEMENT DU NORD

1871  
La Société de Crédit industriel et de dépôts du Nord à Lille et Roubaix, échangera les obligations provisoires du dit emprunt contre les titres définitifs d'ici au 31 janvier de 10 heures à 4 heures.

Sous le titre La musique des Guides, à Aix-la-Chapelle, le journal Les Nouvelles de Bruxelles, publie la lettre suivante qui lui a été adressée d'Aix-la-Chapelle, le 19, à deux heures.

« La musique royale est arrivée à la gare d'Aix, le 19, à deux heures.

« A peine descendus du train, nos musiciens, suivant le plan du général Boum, se sont divisés en trois groupes dont l'un s'est porté en avant, tandis que l'autre s'acheminait à gauche et la troisième à droite.

« Pas le moindre Prussien pour nous inquiéter la route conduisant aux gargottes

soit. Plus sera pénible l'aveu que vous avez à me faire, plus j'y verrai une preuve de votre confiance en moi. Parlez donc!

Elle ne répondit pas; ses dents claquaient si fort qu'il lui était impossible de parler, et elle tremblait tant qu'il lui était impossible de parler, et elle tremblait tant qu'il lui fallut s'appuyer sur le dossier d'une chaise pour ne pas tomber.

Joseph s'aperçut du supplice de l'infortunée et partit d'un éclat de rire ironique et cruel. Elle ne lui demanda point la cause de ce rire, ni pourquoi il la regardait maintenant d'un air de mépris. Elle tomba à ses genoux et leva vers lui des mains suppliantes.

« Grâce, grâce! murmura-t-elle.

« Lisez, madame, lisez! dit-il en riant de nouveau et en lui mettant le papier sur les yeux.

« Non, je ne puis, ni ne veux savoir ce qu'on vous écrit sur mon compte. Je vais vous confier moi-même mon secret.

« Non pas, madame; vous n'avez aucun aveu à me faire, répliqua-t-il d'un ton railleur. Dans un moment solennel, je vous ai demandé, dans les meilleures intentions, votre amitié et votre confiance; vous avez eu l'impudent courage de ne pas profiter de cet appel en temps utile; il est trop tard à présent, et je les refuse toutes deux. Vous n'êtes plus une amie que l'on accuse et que j'aurais protégée; vous n'êtes plus qu'une hypocrite, qu'une menteuse réduite à se justifier d'une ac-

cusation. Lisez donc, madame, et dites-moi si ces lignes renferment la vérité!

« Elle était toujours à genoux, immobile et la tête baissée, mais elle ne tendait plus les bras vers son mari, car elle savait maintenant qu'elle n'avait plus rien à espérer de lui, qu'elle n'avait plus qu'à attendre son jugement.

« Vous refusez de lire, reprit Joseph. Eh bien, on me dit dans cette lettre d'éviter votre contact, qu'il est dangereux de vous approcher, que...

« Je vais vous dire ce qu'elle contient encore, interrompit-elle en se relevant avec l'énergie du désespoir. Vous refusez d'entendre mon secret, eh bien, vous le verrez!

« Et détachant son peignoir d'une main rapide, elle le laissa glisser à terre. Puis elle pencha la tête, comme un condamné qui attend le coup de la mort, et lui montrant son dos resté à nu :

« Regardez et vous connaîtrez mon secret! dit-elle en se plaçant devant lui, les mains jointes. Et maintenant, écoutez: j'avais un frère que j'aimais, peut-être parce qu'il était très-malheureux. Comme il était atteint depuis son enfance d'une affreuse maladie appelée lépre par les médecins, tout le monde le fuyait. En dernier lieu, personne ne pouvait plus rester auprès de lui, la maladie étant, dit-on, contagieuse. Voyant quelles étaient ses souffrances dans son état de solitude et d'abandon, moi, pour qui la vie était sans charmes, j'allai m'enfermer avec lui dans sa chambre, et le soignai jusqu'à sa

mort, arrivée il y a trois mois. Dieu a veillé sur moi et m'a préservée de l'horrible maladie. Seulement de légères taches rougeâtres ont apparu sur mon cou et sur mon dos; elles se sont étendues insensiblement et me font encore souffrir, mais elles ne sont pas dangereuses et disparaîtront bientôt, disent les médecins. Voilà tout mon secret, Sire; à vous maintenant de prononcer. Il est en votre pouvoir de me rendre la plus heureuse des femmes en me pardonnant; mais je ne me plaindrai pas, si vous me condamnez et me maudissez!

« Plaignez-vous ou ne vous plaignez pas, peu importe. Je vous maudis et vous condamne, et jamais je ne vous reconnaitrai pour ma femme. Si ce malheureux lien qui m'enchaîne à vous ne peut être brisé, je vous rends responsable de tous les jours que j'aurai le malheur et la torture de passer forcément auprès de vous! Si je suis condamné à être votre mari aux yeux du monde, je ne vous pardonnerai jamais cet outrage, et je vous en punirai par ma colère et ma haine!

« Foudroyée par ces paroles, elle retomba à genoux et joignit involontairement les mains au-dessus de sa tête, comme pour se préserver des regards écrasants du roi.

« Rien de touchant, rien de plus propre à éveiller la compassion que l'attitude, que l'humble soumission de l'infortunée. Mais Joseph ne le remarqua même point; tant il n'éprouva pas la moindre

pitié, la moindre admiration pour la noble et généreuse victime de l'amour fraternel; aveugle pour sa jeunesse et pour sa grâce, il ne vit que les larges taches rouges de son dos, et il frissonna lorsqu'elle fit un mouvement pour lui embrasser les genoux.

« Ne me touchez pas, dit-il en se reculant; j'ai horreur de votre contact; nous sommes séparés pour toujours. Jamais je ne poserai volontairement ma main dans la vôtre. Adieu!

« Et jetant avec mépris, aux pieds de la princesse, la lettre qui lui avait dévoilé le mystère, il se retira.

si elle n'avait pas à la partager entre les dix que le Ciel lui avait laissés, et son cœur sensible ressentait tous leurs chagrins comme me toutes leurs joies.

« Le roi et la reine des Romains allaient faire leur entrée solennelle à Vienne et assister avec la famille impériale au mariage de vingt-cinq couples que l'impératrice avait dotés à l'occasion du grand événement de la veille.

« Je pense se disait-elle, que les prières de ces cinquante mortels heureux pour Joseph lui porteront bonheur et peut-être a-t-il besoin que l'on prie pour lui, car sa seconde femme ressemble si peu à la première que je crains qu'elle ait oublié jamais oublier la charmante Isabelle. Pourtant elle a l'air d'avoir bon cœur, et j'ai lu dans ses yeux qu'elle aime déjà Joseph. Il ne faut donc pas désespérer, car les hommes sont pleins de vanité et du désir de plaire, et quand ils remarquent qu'une femme digne et bonne s'est éprise d'eux, ils finissent par ne pouvoir résister: ils l'aiment d'abord par compassion et par vanité, et ensuite par habitude.

« Elle fut interrompue dans son monologue muet par la brusque apparition du roi des Romains, qui entra sans se faire annoncer. Il était pâle et bouleversé, et il ne répondit que par une faible inclination de la tête à l'accueil cordial et prévenant de Marie-Thérèse.

« L'impératrice eut le cœur saisi d'une angoisse involontaire.

« En vérité, mon fils, te voilà avec un